

MEURS MONSTRE MEURS

Télérama'

Au fin fond de la campagne andine, l'image d'une femme décapitée amorce un film d'horreur à la photo superbe. Qui interroge la monstruosité de l'homme.



Au milieu des brebis, dans une campagne reculée de la cordillère des Andes, une femme égorgée, presque décapitée, tente, dans un dernier effort, de redresser sa tête... Cette première image choc annonce la couleur, chaude et poisseuse, d'un film horrifique d'auteur, où l'Argentin Alejandro Fadel (*Los Salvajes*, 2012) plonge dans la nuit noire de nos démons. La tête de la victime disparaît. Sur ce cadavre mutilé (et d'autres, qui suivront) brille un fluide vert et visqueux qui n'a rien d'humain. Le mari, considéré comme coupable, ne cesse, avec un regard halluciné, de parler d'un « *monstre* ». Le flic rural qui mène l'enquête était l'amant de la victime, et il va se perdre dans des méandres de plus en plus obsédants...

L'image est somptueuse, évocatrice, qu'elle suive les gyrophares ou les silhouettes des hommes – minuscules – sur les routes ténébreuses, ou qu'elle montre des chairs atteintes d'étranges lésions, des visages figés par l'incompréhension. Ce n'est pas tant l'enquête qui compte, mais l'ambiance, entre surréalisme, farce existentielle et effroi. Jusqu'à la révélation d'une entité mi-terrifiante, mi-grotesque, avec laquelle le cinéaste, dans une scène aussi dérangeante que rigolarde, prouve que les hommes sont sans cesse pénétrés, habités par la monstruosité. Mais l'amour aussi les traverse, à en croire cette réplique magnifique d'un flic qui fume des cigarettes mentholées comme son ex en fumait : « *Même les imbéciles ont reçu de Dieu le cœur d'une femme.* »

— **Guillemette Odicino**